

le haut fonctionnaire et le clochard

4.43-54, 5.1-17

Cet homme crut Jésus sur parole...

Après une pause-témoignage de deux jours, Jésus reprend la route et achève le voyage annoncé au v.3. Il persiste donc dans son projet de se retirer pour un temps de *son pays* où il n'a pas été accueilli. Paradoxalement, l'accueil a été meilleur en Samarie et le sera également en Galilée où la nouvelle de *tout ce qu'il a fait à Jérusalem pendant la fête*¹ l'a précédé. Ce nouveau cycle *témoignage, signe, défi, débat* se poursuit donc par deux récits de guérison.

Malgré la division traditionnelle en chapitres qui sépare ces deux histoires, le récit de la guérison du fils de l'officier royal et celui de la guérison du malade de Béthesda forment un nouveau diptyque. Jean rattache fortement cette paire de récits au diptyque du chapitre 2. Il insiste sur la localisation : ce deuxième signe a lieu à Cana, où Jésus *avait changé l'eau en vin*. Comme précédemment, le deuxième volet se déroule à Jérusalem et nous montre Jésus en train de bousculer les traditions religieuses des Juifs. Si, au chapitre 2, la purification du Temple a souligné les limites et l'enlisement du système sacrificiel, au chapitre 5 la guérison du malade remettra en cause la vision traditionnelle du sabbat. On peut donc légitimement parler d'**un nouveau signe à Cana** et d'**un nouveau défi à Jérusalem**. On remarquera aussi que les deux tableaux brossés dans le chapitre 2 mènent à un débat entre Jésus et Nicodème, *le docteur d'Israël*, tandis que ces deux nouveaux tableaux introduisent un débat entre Jésus et *les Juifs*. Enfin, Jean lie les deux récits en utilisant le même mot pour qualifier les deux malades³. Nous sommes donc en présence de deux nouvelles paraboles vivantes qui complètent notre vision de Jésus et soulignent encore deux aspects de son action. La complémentarité des deux tableaux est parlante.

l'homme qui priait avec ses pieds

Quand les gens quittent une manifestation, un parti ou une association pour indiquer leur désaccord, on dit parfois qu'ils votent avec leurs pieds. Quand ce père d'un enfant moribond se déplace de Capernaüm jusqu'à Cana pour solliciter l'aide de Jésus, on est en droit de dire qu'il prie avec ses pieds ! Il y a une mesure de foi dans le voyage de cet homme. Il ne se contente pas de rester chez lui en se lamentant : Si seulement Jésus venait à Capernaüm ! Non ! Il prend son bâton de pèlerin et il monte à Cana. Malheureusement, nous ne savons pas exactement où se situait cette ville, mais nous pouvons dire que la distance parcourue par le père de l'enfant malade était de l'ordre de 30 ou 40 kilomètres. Jésus était peut-être, à ce moment-là, son dernier espoir. Il représentait malgré tout un espoir qui a mobilisé les forces de l'officier et lui a permis de laisser son enfant à la maison pour faire l'effort qui lui donnerait l'occasion de demander l'intervention du Seigneur.

Il y a une mesure de foi dans le fait que ce haut fonctionnaire a sacrifié son orgueil pour faire appel à ce prédicateur itinérant et non autorisé qu'était Jésus pour les chefs religieux. Mais cette mesure de foi ne satisfait pas le Seigneur et il la met à l'épreuve. Le père éploré qui *supplie* s'entend répondre : *À moins de voir des signes et des choses extraordinaires, vous ne croirez donc pas ?* Précisons que ces paroles ne s'adressent pas au père de l'enfant en particulier. Il s'agit d'une généralisation. Jésus dit *vous* parce qu'il s'adresse aux Galiléens en général, à la cour d'Hérode Antipas (représentée par l'officier) peut-être, ou à tous ceux qui veulent qu'on les surprenne, qu'on les épate, mais qui sont aveugles à la révélation de la Parole devenue chair.

Malgré tout, cette mise en garde est donnée pour faire réfléchir le fonctionnaire. Qu'est-ce qui motive sa prière ? Il doit se poser la question et nous ferions bien de l'imiter plus souvent ! Il cherche au fond

¹ Contrairement à ce que peut laisser croire *la Bible du Semeur*, ce « tout » doit comprendre non seulement les signes accomplis mais aussi le grand nettoyage au Temple.

² Ou « provocation » ?

³ Mot qui a donné en français *asthénie*.

de son cœur et trouve, côte à côte, son amour pour son fils et la conviction que Jésus **peut** quelque chose. Alors, il insiste. Et il y a encore une mesure de foi dans cette insistance. La persévérance dans la prière est fruit de la foi. Les paroles de Jésus l'ont certainement secoué, mais cet avertissement n'était pas un refus. Tant que Jésus n'a pas dit non, il peut continuer à présenter sa requête.

Mais en fin de compte, le grand pas de foi que fait cet homme, c'est de reprendre la route sans aucune autre assurance que la parole de Jésus : *Ton fils vivra. Cet homme crut Jésus sur parole et il repartit chez lui.* Il avait prié avec ses pieds, maintenant il croit avec ses pieds ! La foi se concrétise dans l'action. Quand Jésus dit : *Va !*, il est temps de bouger. Rester là à demander d'autres « signes », une « conviction » plus forte ou une autre forme de confirmation, ce serait faire preuve d'incrédulité. La foi nous pousse à nous lever pour aller vers l'accomplissement de la promesse. On notera que c'est sur le chemin — le chemin de l'obéissance —, le lendemain matin, que l'officier a rencontré ses serviteurs qui lui apportaient la confirmation du fait que quand Jésus parle la chose arrive.

l'homme qui ne priait plus

Dans chacun de ces deux tableaux, Jésus se laisse émouvoir par la détresse d'un homme. Dans le premier cas, la détresse est exprimée avec insistance et l'homme fait clairement appel à Jésus. Dans le deuxième, la détresse est intériorisée et c'est Jésus qui prend l'initiative, qui amène l'homme à exprimer l'impossibilité qui l'écrase puis qui prononce les paroles qui changent tout. Le premier tableau met en scène un haut fonctionnaire, un nanti, et le deuxième un SDF. *Dieu résiste aux orgueilleux, mais il fait grâce aux humbles.* Dans le premier cas, Jésus semble réticent, dans le deuxième, il est volontaire mais, avant tout, dans les deux cas il est **souverain**.

L'officier a supplié, le malade n'a rien demandé, les deux ont été bénis. Si nous sommes effectivement encouragés à prier, le Seigneur n'est jamais prisonnier de nos prières. Il n'est pas obligé de nous donner ce que nous demandons et il n'est pas obligé d'attendre notre demande pour nous faire du bien ! Heureusement, dans sa grâce, il bénit même ceux qui sont tellement désespérés qu'ils ne demandent plus rien. Il va au-devant de ceux qui n'ont même plus la force de prier. La souveraineté de Dieu est une bonne nouvelle ! Remercions-le pour son amour souverain.

Beaucoup de choses séparent ces deux hommes, l'officier de Capernaüm et le grabataire de Béthesda. Mais il y a aussi au moins deux choses qui les rapprochent.

Ils se ressemblent par leur faiblesse. On remarquera que chacun de ces hommes avait une idée très précise de ce qu'il lui fallait pour être heureux. Le haut fonctionnaire était persuadé que Jésus devait se déplacer pour que son fils soit guéri. Et l'homme malade était convaincu qu'il devait passer par la piscine pour être rétabli. Le premier a imploré le Seigneur de faire le déplacement jusqu'à Capernaüm. Il ne pouvait pas imaginer d'autre solution. Peut-être pensait-il que Jésus devait impérativement toucher son enfant, lui imposer les mains, pour qu'il guérisse. Mais il avait tort. Le deuxième aurait bien voulu que Jésus joue les infirmiers pour le précipiter dans la piscine au bon moment. Il ne voyait pas d'autre issue. Lui aussi avait tort. Ce n'était pas la solution de Dieu pour lui ce jour-là.

Leur faiblesse ressemble à notre faiblesse ! Combien d'enfants de Dieu vivent des vies bloquées parce qu'ils sont persuadés que leur bonheur passe **obligatoirement** par tel chemin, par telle réponse à la prière, par telle bénédiction. Si seulement le Seigneur me donnait (au choix) la femme, le mari, l'enfant, le travail, la maison, la voiture, l'ordinateur, la guérison... que je lui demande, tout irait enfin bien ! Sottises et présomption... Oui, Jésus peut nous bénir ! Oui, Jésus veut nous bénir ! Mais, non, le Seigneur ne sera jamais prisonnier de nos petits schémas tout faits. La prière commence par *que ta volonté soit faite* et la foi est la conviction que je peux vivre dans la joie et la paix la vie que le Seigneur me donne aujourd'hui. Demain, sans crier gare, il fera peut-être le miracle qui changera tout. Il en est capable. Mais croire, c'est d'abord faire confiance que la vie éternelle commence ici et maintenant. Il y a des moments où nous ferions bien de demander pardon au Seigneur d'avoir voulu lui imposer nos idées fixes et nos passages obligés. Encore une fois, la souveraineté de Dieu est une bonne nouvelle. Heureusement qu'il reste libre de

faire *infiniment au-delà de ce que nous demandons ou même pensons*⁴.

Ils se ressemblent par leur obéissance. *Va, lui dit Jésus... et il repartit chez lui. Eh bien, lui dit Jésus, lève-toi, prends ta natte et marche. Il prit sa natte et se mit à marcher.* Dans le premier cas, la foi est visible et remarquée : *Cet homme crut... Dès lors il crut, lui et toute sa famille.* Dans le deuxième cas, la foi n'est pas explicite. Mais elle est là — sous forme d'obéissance.

Comment s'est passée la guérison de cet homme ? Il y a des détails qui ne nous sont pas donnés... S'est-il senti mieux, capable de se lever, avant d'avoir bougé ? Ou est-ce au moment où il a voulu se mettre debout que la force lui en a été donnée ? Je penche pour la deuxième solution⁵ ! C'est quand on choisit l'obéissance que la puissance de Dieu se déploie.

Jean souligne le fait que Jésus a demandé à l'homme malade un geste d'obéissance qui allait au-delà d'une simple acceptation de la guérison. Il n'a pas dit : *Lève-toi et marche !* Il a dit : *Lève-toi, prends ta natte et marche !* L'homme a bien saisi la nuance puisqu'il répète aux Juifs accusateurs qu'on lui a bien dit : *Prends ta natte et marche !*

Il prit sa natte et se mit à marcher. Pourtant, cet homme avait de bonnes raisons de laisser sa vieille natte sur place ! Il aurait pu dire : « Je me lève, je marche. Je n'ai plus besoin de ma natte, je n'en veux plus ! » Mais les paroles de Jésus résonnaient encore à ses oreilles : *Prends ta natte.* « Seigneur, j'ai été trop longtemps couché. Tu m'as remis sur pied. Je veux vivre debout ! » *Prends ta natte.* « Mais ma natte, c'est du passé ! Je préfère y tourner le dos. Tiens, pour un peu je la brûlerais ! » *Prends ta natte.* « Tu veux dire que j'en aurai encore besoin ? Qu'il faudra bien dormir quand même chaque nuit ? Mais mon lit me rappelle la prison où mon péché et ma faiblesse m'avaient enfermé... Tu **veux** que je m'en souviene ? Ça alors ! Chaque fois que je me lèverai, que je roulerai ma natte, je revivrai ce jour où ton regard s'est posé sur moi, où ta grâce a diffusé une nouvelle vigueur à tout mon être, où je suis devenu un homme nouveau. Je prends ma natte — et je marche ! »

Quand Jésus-Christ touche notre vie, il efface nos péchés mais il n'efface pas notre passé : il nous en libère. Désormais ce n'est plus la natte qui porte l'homme mais c'est l'homme qui porte la natte, comme souvenir de la grâce de Dieu.

Mais la natte va aussi servir la stratégie de Jésus. Le Seigneur a décidé de porter le débat avec les pharisiens sur le terrain du sabbat. L'homme à la natte servira d'amorce. Quand il lui demande ce service, Jésus sait bien que l'homme va se singulariser : personne d'autre ne se baladait dans Jérusalem avec une natte sous le bras ce jour-là ! Quand le Seigneur Jésus décide de défier les traditions qui sclérosent son église, il cherche encore un homme ou une femme assez obéissant pour se singulariser un peu, pour poser le problème et ouvrir la porte à l'action de Dieu au sein de son peuple. Jésus n'a pas demandé à l'homme guéri de fonder un mouvement — « les Porteurs de natte » ! Il ne l'a pas encouragé à penser que pour être un vrai disciple il faut porter une natte⁶. Il lui a simplement demandé d'accepter, ce jour-là, de ne pas faire comme tout le monde. Croire, c'est obéir — et le plus fort est que notre obéissance fait avancer la stratégie de Dieu ! Que nous puissions nous laisser convaincre que même nos « petites » obéissances — porter une natte n'est pas une grande affaire — servent le plan du Seigneur.

Un nouveau signe à Cana, un nouveau défi à Jérusalem. Jean apporte quelques nouvelles touches à son portrait de Jésus. Il nous montre un Jésus **libre** et **souverain**, très maître de ce qu'il fait et aussi maître des événements. Ce Jésus est le vrai Jésus, même si sa souveraineté nous dérange. L'homme naturel accepte mal la mise à l'épreuve de la foi d'un père presque désespéré, et il se révolte carrément à l'idée qu'au sein de la multitude de malades, d'aveugles et de boiteux rassemblée à Béthesda un seul a été guéri.

Au sein d'une société qui refuse la maladie et la mort, nous sommes chargés de rappeler que Jésus n'a jamais voulu qu'on le suive uniquement par espoir de guérison physique. Oui, Jésus peut guérir nos corps : nous avons dans ce texte deux exemples de sa puissance. Nous avons affaire à la Parole créatrice et re-créatrice. Mais, oui, Jésus peut aussi choisir de bénir sans guérir. L'apôtre Paul lui-même en a été té-

⁴ Ephésiens 3.20

⁵ C'est à l'heure même où Jésus a dit : *Ton fils vivra !* mais aussi à l'heure même où le père a repris la route que l'enfant a été sauvé.

⁶ Ou une cravate, ou une barbe, ou un foulard...

moins, lui qui a vécu avec une *écharde dans la chair* et qui a appris que c'est dans notre faiblesse que la puissance de Dieu s'accomplit. La guérison du corps est toujours un **signe** et une promesse du renouvellement à venir.

La foi ne vient pas de ce qu'on voit, mais de ce qu'on entend. Dans ces deux histoires, l'accent est mis sur les **paroles** de Jésus. D'ailleurs, l'homme de Béthesda, dans un premier temps, n'a pas vraiment vu Jésus, mais il a entendu ses paroles comme des paroles de Dieu lui-même.

Après son coup d'éclat au Temple, nous voyons, au début du chapitre 4, Jésus qui se retire pour que les pharisiens se calment. Au chapitre 5, Jésus revient et relance le débat. C'est bien lui qui mène la danse. Jean nous montre un Jésus très **Seigneur**. Malheureusement, à force de truffer nos prières de « Seigneur, Seigneur », nous affaiblissons le sens du mot. Il peut même devenir un titre honorifique comme « Sa Majesté la reine » ou « Son Excellence l'ambassadeur » qui n'évoque plus aucune majesté ou excellence réelle. Je ne suggère pas de ne plus appeler Jésus Seigneur ! Mais que Dieu nous donne la grâce d'appeler son Fils Seigneur **avec conviction**, et de nous réjouir de son action libre et souveraine dans notre vie.